

## **MINT donne aux élèves la soif d'apprendre**

«Soudain, tout le monde voulait être migrant afin de participer au projet!», s'enthousiasme Hayat Bazi. Cette étudiante de 19 ans du Mercator Berufskolleg de Moers, en Allemagne de l'Ouest, participe au projet de deux ans intitulé MINT («Mind the Gap: Migration needs Integration») et financé par le programme Comenius de l'Union européenne.

L'objectif de MINT est de développer des outils qui permettent aux étudiants migrants et issus de minorités ethniques et à leurs familles de mieux s'intégrer dans le système scolaire. Bien que née en Allemagne, Hayat et sa famille sont originaires du Maroc. Son père a travaillé dans les mines de 1972 à 1986, avant d'être mis en incapacité à la suite d'un accident. «Pour mes parents, il est important que j'améliore mon allemand, ainsi que mon arabe et mon français», déclare-t-elle. «Nous sommes tous intégrés – tous nos voisins sont allemands – mais nous sommes également une famille traditionnelle et religieuse. J'ai subi des discriminations car ma mère porte le voile et j'ai les cheveux noirs. En plus, à cause de notre religion, les gens nous assimilent aux terroristes.»

L'école d'Hayat porte le nom d'un génie du XVI<sup>e</sup> siècle, Gerardus Mercator, l'un des premiers cartographes européens. Ses 2 350 étudiants, de 16 à 21 ans, suivent un cursus à plein temps ou en formation professionnelle, passant plus de la moitié de leur temps en milieu professionnel dans des entreprises locales. Au niveau académique le plus bas, quelque 50 % des étudiants sont issus de l'immigration. Le projet MINT est donc plus que justifié.

### **Premier de la classe**

Le coordinateur Waldemar Skorczik gère des projets financés par l'Union européenne depuis 20 ans, dont 18 dans le cadre du programme Comenius. Son énergie et son enthousiasme sont contagieux. «Nous ne participons qu'à un seul projet à la fois, mais nous nous impliquons à 100 %», déclare-t-il. Comme tous les organisateurs, il enseigne également à plein temps. Grâce à ses activités, Mercator a été largement reconnu. En mars 2010, c'était la seule école invitée à présenter son travail lors de l'éminent salon allemand de l'enseignement et de la formation, Didacta. «Selon moi, les enseignants et les étudiants apprennent plus dans le cadre des projets que dans celui de cours», affirme-t-il. «L'apprentissage social est important. Les enseignants qui souhaitent travailler sur les projets sont différents des autres. Ils sont plus ouverts et intéressés.»

L'idée de MINT est issue d'un précédent projet de «pacification» sur la gestion des conflits. «Nous avons découvert que les conflits surviennent souvent dans des établissements qui accueillent davantage d'étudiants issus de l'immigration», affirme Andreas Brett, membre de longue date de l'équipe du projet. «Nous avons compris que nous devons en apprendre davantage sur eux, afin de mieux les intégrer. Ils ont moins d'options, non seulement à

---

cause de la langue mais également parce que nos enseignants allemands ne sont pas vraiment formés à ce type de situations. Un collègue néerlandais m'a dit un jour: «Ce qui manque cruellement à notre école, c'est la compassion.» Nous avons appris à impliquer davantage les étudiants dans des activités culturelles et à leur fixer des objectifs. Ils apprécient réellement cette approche et nous pouvons en tirer des enseignements.»

Les huit autres partenaires du projet proviennent de Belgique, de Finlande, d'Italie, de Lettonie, de Lituanie, des Pays-Bas, du Portugal et, pour la première fois, de Turquie. L'un des enseignants de Mercator, Razim Toprak, est d'origine turque, ce qui l'aide à faire le lien entre les étudiants turcs, leurs familles et l'école.

### **Un parler franc**

Aux yeux d'Andreas Brett, les enseignants ont beaucoup appris de MINT. «Par exemple, l'intégration est souvent considérée comme un synonyme d'assimilation», souligne-t-il. «Pourtant, chacun devrait pouvoir conserver son identité et sa culture, tout en apprenant à s'entendre avec les autres. Nous sommes parvenus à cette conclusion lors de notre cinquième réunion en Bulgarie.» Le secret consiste à réconcilier des attitudes différentes. «En Lettonie et en Lituanie, leurs avis divergeaient», admet-il. «Nous avons eu quelques "prises de bec", mais il faut exprimer franchement ses craintes. On ne peut obtenir de résultats concrets en réprimant ses émotions.»

Martin Geelen, qui a rejoint l'équipe de projet en 2009, pense que c'est le contact personnel entre les participants qui permet le consensus. La quatrième réunion a eu lieu en Allemagne en décembre 2009. «Les enseignants ont invité tout le monde chez eux», explique Elena Kremer, 20 ans, qui en avait quatre lorsque sa famille est arrivée en Allemagne du Kazakhstan. Ses parents, tout comme ceux d'Hayat, ont aidé à préparer des plats traditionnels pour les invités.

Certains partenaires collaborent depuis des années et ont noué des amitiés solides. «C'est comme une famille», déclare Waldemar. «Nous communiquons par courriel tous les jours. Nous travaillons avec les étudiants sur un pied d'égalité.» Alors qu'auparavant certains pays ne faisaient participer que les enseignants aux visites internationales, les jeunes participants sont à présent toujours inclus. Ces réunions permettent d'élaborer des orientations pour l'intégration, rédigées en anglais et traduites dans diverses langues, puis disséminées sur l'internet et sous la forme d'une brochure.

### **Des étudiants plus confiants**

Hayat souligne que les étudiants travaillent sur le projet en plus de leurs cours, ce qui peut s'avérer très fatigant. Les deux jeunes filles pensent que les enseignants pourraient montrer plus de flexibilité, même si elles restent conscientes qu'il faut malgré tout passer les examens. «Les étudiants montrent aux enseignants ce que s'impliquer signifie par leur engagement», insiste Elena. «Les enseignants ne comprennent pas toujours l'importance de la participation à ces projets.»

---

«Nous sommes tellement enthousiastes que nous y consacrons du temps sans rechigner», ajoute Hayat. «Pas seulement pour obtenir de bonnes notes.»

Les ancêtres d'Elena étaient allemands, mais ont émigré en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le russe est donc sa langue maternelle. Lorsqu'elle est arrivée en Allemagne en 1994, elle a connu des difficultés scolaires. «Les enseignants me montraient du doigt en déclarant: "Tu es Russe. Tu es bête. Tu es mauvaise." Ce type de préjugés m'a rendu très malheureuse et mes notes ont été en chute libre.» En 2007, Elena a intégré Mercator et s'est impliquée dans les échanges internationaux et le projet, ce qui lui a permis d'en apprendre davantage sur l'Union européenne et les migrants en Allemagne. «Cela m'a permis de comprendre ce que je pouvais accomplir», affirme-t-elle. «La société allemande donne souvent aux étrangers un sentiment d'infériorité, mais à présent j'ai gagné en confiance en ma vie, en mon éducation et en mon avenir.»

«Il est important pour l'Union européenne de soutenir des projets comme celui-ci. Améliorer la compréhension entre des personnes de différents pays est essentiel au succès de l'Union européenne.»

MINT project: Mind the Gap: Migration needs Integration, 2008-2010, funded by the EU's Comenius Programme, under the framework of the Lifelong Learning Programme 2007-2013. Project number: CML-P-NW-08-00029-2

More information:

Comenius Programme: [http://ec.europa.eu/education/lifelong-learning-programme/doc84\\_en.htm](http://ec.europa.eu/education/lifelong-learning-programme/doc84_en.htm)

MINT: <http://www.comeniusmint.com/>

Photos: IMG\_0899 Elena Kremer.JPG

Caption: Elena Kremer, 20, migrated to Germany from Kazakhstan when she was four.

IMG\_0901 Mind the Gap participants and organisers.JPG

Caption: Teachers and students at the Mercator Berufskolleg in Germany work together in the MINT project on an equal basis.

---